



**Abdou Elimam**

Docteur d'État de l'Université de Rouen (France)  
et Professeur de Linguistique

Le choix de notre thème « énonciation et neurosciences cognitives » ne nous a pas fait succomber aux sirènes de la mode cognitive. En fait les fondateurs de ce que, de nos jours, il est convenu d'appeler « l'énonciation », avaient précisément intégré le paramètre subjectif de l'acte de parole. Cette activité centrée sur le sujet aura eu pour conséquence première d'induire des évolutions méthodologiques décisives dans les pratiques de la recherche linguistique.

Charles Bally et Gustave Guillaume introduisent quasi simultanément le concept d' « actualisation » pour désigner ce processus de gestation passant d'un *modus* à un *dictum* ou bien, dit autrement, d'un *à-dire* à un *dit* (pour reprendre les termes de Robert Lafont). Et ce même processus d'actualisation exige du temps, du *temps opératif*, comme le nomme G. Guillaume. C'est dans cette logique qu'un Emile Benveniste parle d'un acte individuel d'utilisation, voire de mise en fonctionnement, de la langue. C'est ainsi que le concept de *discours* va s'imposer à ces précurseurs de l'énonciation car il leur fallait se démarquer - du reste sur cette question - de la vision saussurienne de la dichotomie « *langue-parole* ». Le discours est donc l'objet produit où se manifeste le processus de production caractérisé à la fois par des visées subjectives ainsi que par une énergie-temps où s'agencent des opérations « mentales » en temps opératif. L'introduction du primat à l'énonciateur va permettre, assez naturellement, de s'interroger sur les déterminations à la fois cognitives et sociales des produits de l'énonciation. Les germes d'un projet de linguistique cognitive sont déjà là.

Les préoccupations de la linguistique énonciative française se disent en recherche de formalismes - toujours plus complexes -, d'une part, et, en efforts de vulgarisation/didactisation, d'autre part. La mouvance cognitive, outre Atlantique, se focalise de plus en plus sur une linguistique de l'usage et voit les courants sémantiques et formalistes se rapprocher pour faire prévaloir le travail amont de conceptualisation. Sous d'autres formulations, ils retrouvent les préoccupations initiales de l'énonciation ... et prennent pour référents théoriques les ouvertures occasionnées par la recherche contemporaine en neurosciences cognitives.

Il était donc grand temps d'inviter tous les courants de l'énonciation à apporter une première tranche de témoignages sur le rapport dialectique qui unit les neurosciences

et leurs pratiques de linguistes. Les collègues qui ont bien voulu se prêter à ce challenge ouvrent le bal, en quelque sorte, encouragés par le GERFLINT qui a offert d'éditer ce numéro de la revue *Synergie Europe*. Peut-être pourrons-nous espérer l'élaboration d'un numéro spécial dans un proche avenir afin de permettre à d'autres travaux d'exprimer leur singularité en même temps que leur contribution à une œuvre commune.

Les travaux présentés ici reflètent autant que possible des axes de recherche contemporaine où l'énonciation prend appui sur les découvertes des sciences cognitives en général. Certes, d'autres collègues que ceux qui ont collaboré à cette livraison ont appuyé ce projet éditorial sans pouvoir se joindre à nous cette fois-ci, par faute de temps essentiellement. Cependant, les contributions se prévalent toutes du courant énonciatif où les sciences cognitives sont intégrées et constituent de fait un « panel » avant-gardiste ... à suivre.

#### **Les articles ont été classés en trois catégories :**

**1. « Objet commun, angles d'attaque différents : prospections conceptuelles et méthodologiques » avec deux contributions : celle de Abdou Elimam et celle de Francis Tollis.**

**Abdou Elimam** ambitionne d'asseoir quelques principes méthodologiques et théoriques en vue d'une complémentarité assumée entre neurosciences cognitives et énonciation. Pour ce faire il passe en revue quelques concepts de la linguistique énonciative (opération langagières et d'opérations linguistiques ; les statuts du mot et son rapport au langage ; les universaux du langage ; la faculté de langage et bien d'autres) pour les confronter aux éclairages des sciences cognitives. De cette confrontation émerge la notion de « praxoglossie » qui s'oppose au concept de « système linguistique » ainsi que celle de « phognème » qui se distingue de celui de « cognème » proposé par D. Bottineau. Pour lui, c'est parce que les « opérations langagières » sont porteuses d'une instruction cognitive et pragmatique qu'elles sont codées dans les morphèmes et en cela constituent des traces de l'activité énonciatrice - restant, ainsi fidèle à une tradition théorique introduite par H. Adamczewski et Claude Delmas. Tout un programme de recherche exigeant bien des « réaménagements » méthodologiques est ainsi signalé.

**Francis Tollis**, lui, fait une présentation du travail de M. Toussaint (1936-2010) pour surligner les contours épistémologiques du concept de « neurosémantique épistémique » élaboré bien avant quelque émergence sur la scène scientifique de la linguistique cognitive. Ce travail débouche sur deux découvertes. La première nous ouvre sur une théorie « cognitivo-énonciative » inspirée de Gustave Guillaume (1883-1960)

» mais dont les formulations invitent à de réels dépassements de la psychomécanique. La seconde nous présente un personnage hors du commun, un scientifique rigoureux et opiniâtre que le public linguiste de France connaît peu ou pas. On réalise alors la portée contemporaine d'un travail dispersé mais précieux.

## 2. « Approches submorphologiques : la cognématique » avec les contributions de : Gabrielle Le Tallec-Lloret, Stéphane Pages et Michaël Grégoire.

**Gabrielle Le Tallec-Lloret** prend le relai du groupe de recherche « Mo.La.Che » qui re-visite le concept guillaumien de « congruence » et pose les bases d'une « linguistique du signifiant ». Le signe saussurien se voit donc réinterroger sur des bases post-structuralistes. La perspective théorique prend largement appui sur deux sources d'émulation : l'hispaniste G. Luquet (système verbal) et l'angliciste de formation guillaumienne, D. Bottineau (théorie des cognèmes).

L'auteur nous introduit alors à l'application de ces axes théoriques à partir d'observations sur le verbe espagnol pour surligner ce mouvement par lequel l'instance énonciatrice se construit ses représentations du temps, ses images-temps.

**Stéphane Pages** applique la théorie *cognématique* de D. Bottineau à l'espagnol dans le but de mettre en perspective la voie de recherche portant sur l'*iconicité phonologique* prolongeant ainsi les travaux de Gilles Luquet. Il tente de dégager la corrélation entre les caractéristiques phonético-articulatoires et le signifié qui lui est associé en langue partant de l'étude du (sub)morphème [a] en espagnol. Si le concept de cognème (i.e. instruction psychique, cognitive attachée à un phonème) est mis à l'épreuve de manière opérante et heuristique, ce sont les retombées de la découverte des neurones miroirs (l'hypothèse imitativo-gestuelle de la parole) qui permettent de re-visiter l'iconicité phonologique aussi bien que l'activité du langage, de manière plus globale.

**Michaël Grégoire** soumet la notion de saillance à débat partant d'études sur l'espagnol où il est démontré que de nombreux mots accédaient au discours par sollicitation d'un seul trait submorphologique (ou prémorphématique) de leur signifiant. Les caractéristiques opératives de cette saillance peuvent être phono-articulatoires, graphiques, syllabiques, duplicatives. L'auteur souligne que ce principe de saillance prélinguistique fait écho à des aspects cognitifs mis au jour notamment par le neurobiologiste chilien Francisco Varela et le neurophysiologiste français Alain Berthoz.

**3. « Opérations, discours et traces d'activité énonciative », catégorie à laquelle contribuent : Claude Delmas, Laurent Fauré et Philippe Martin.**

Co-auteur de « Grammaire linguistique de l'anglais » (avec Henri Adamczewski) et initiateur de la notion de « métalangue naturelle », **Claude Delmas** se propose dans cette contribution d'étudier -sous différents angles - des énoncés constitués d'un sujet et d'un prédicat aux genres contradictoires, à l'exemple de « **Le guitariste était une femme** ». Ce conflit de genres apparaît, sous la plume de l'auteur, comme une organisation se définissant à la fois comme « conduite énonciative » et comme « stratégie discursive », mais aussi comme « espaces mentaux ». Prenant appui sur un socle énonciatif, le travail d'analyse s'enrichit, chemin faisant, de concepts issus de l'analyse automatique du discours (M. Pêcheux) et de la théorie des espaces mentaux (G. Fauconnier). L'objectif de l'auteur étant de montrer que la prise en compte énonciative imprime « l'image d'une cohérence » sur la relation entre le sujet et le prédicat.

De la praxématique qui prend en considération le corrélât des flux neuronaux sous-jacents à l'actualisation de la langue au discours, **Laurent Fauré** s'interroge sur l'aptitude des sciences cognitives à rendre compte des observables que la linguistique leur soumet. En articulant certaines des hypothèses émergentistes à celle du temps opératif (à dire, dire, dit) l'auteur invite les cognitivistes à réagir à un corpus oral où l'on fait face à la complexité des fonctionnements praxiques et affectivo-intersubjectifs des sujets producteurs de sens. Ainsi se voient soumises à examen des unités métadiscursives (particules phatiques ou régulatrices : *tu sais, ah bon, oh non, hé/hein, tiens, tu sais, tu vois, écoute...*) qui semblent résister aux explications aussi bien des linguistes que des cognitivistes. L'auteur opte pour le paradigme praxématique d'ego/allogénèse et de l'empathie pour proposer une voie d'explication.

**Philippe Martin** explique en quoi le rapport entre structures prosodiques et ondes cérébrales permet de rendre compte aussi bien des « groupes accentuels » (Accent Phrases) que de leur eurhythmie. Ce qui conduit à mieux analyser les groupes accentuels successifs ainsi que l'alignement de ces groupes avec des constructions syntaxiques déterminées. Le modèle suggère que les ondes cérébrales thêta (variant de 100 ms à 250 ms) synchronisent la perception des syllabes pendant que les ondes cérébrales delta (variant de 250 ms à 1200 ms environ) synchronisent les groupes temporels. Ce faisant, l'auteur illustre la nécessaire collaboration entre linguistes et neuroscientifiques.

**Hors thème, nous publions deux contributions à la didactique du français langue étrangère:**

**Reine Berthelot** se propose de réfléchir à une dimension sous-estimée dans la didactique du FLE et dont les retombées sont plutôt bénéfiques pour l'intégration sociale et linguistique. Il s'agit de cette étape préliminaire de la formation qui consiste en « l'accueil » des apprenants. L'auteur insiste sur le fait que cette dimension de la formation doit se poursuivre et même en faire une « pierre angulaire ». Une telle perspective s'accompagne, nécessairement, de ruptures méthodologiques.

**Lamprini Kakava**, pour sa part, aborde l'utilisation de la caricature comme support pédagogique dans une perspective de didactisation de l'interculturalité. L'expérience porte sur des apprenants hellénophones de la cinquième classe du primaire à la troisième du collège. De cette visée d'échanges et de rapprochements entre cultures, une ouverture sur le monde est suggérée - en compléments des obligations contenues dans les programmes institutionnels.